

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 41

Artikel: Au foyer du "Conteur"
Autor: J.M. / Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-218257>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRÛN, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

.30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au **Conteur Vaudois** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **1 fr. 00**

en s'adressant à l'administration
9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

AUX AMIS DU PATOIS

Glossaire des patois romands. — La rédaction du « Glossaire des patois de la Suisse romande », dont le premier fascicule va paraître, a l'intention de s'adresser de temps à autre aux abonnés du « Conteur Vaudois », parmi lesquels on peut compter la vieille garde du patois, afin d'obtenir des renseignements supplémentaires à l'appui des articles qu'elle prépare. Elle remercie d'avance les personnes qui voudront bien la seconder et les prie de bien vouloir communiquer les réponses à ses questions au Bureau du Glossaire, Hofackerstrasse 44, Zurich 7.

1. Quelqu'un connaît-il le verbe **abassailli**, qui nous a été indiqué dans le sens de « gauler les noix » ? Y a-t-il un mot **bassaillis**, désignant les branches basses d'un arbre ?

2. Nous serions heureux de recevoir des descriptions de la fête de village appelée **abbaye**. La date de cette fête coïncide-t-elle encore avec celle de l'ancien patron de l'église paroissiale ? Indication ou communication de morceaux littéraires décrivant la fête ou d'illustrations s'y rapportant.

L. Gauchat, rédacteur en chef.



ENTRE NOUS, VOISINE

BNTENDEZ-VOUS les clarines des troupeaux appeler l'automne, Voisine ? Il est temps de rentrer, de prévoir les jours froids. Déjà les vendangeurs ont passé chargés de paniers et de seillots où, jusqu'aux anses, brillaient des grappes blondes.

Ils chantaient sous la brume, ils marchaient d'un pas allègre, comme revenant d'une conquête et c'était bien un précieux butin que cette fraîche récolte dont ils rentraient glorieux.

On les attendait au seuil des maisons avec des bonsoirs et des bravos. Les fenêtres éclairées du dedans par la lampe familière, leur souhaitaient la bienvenue. On devinait que la soupe fumait sur la table. On aurait voulu entrer dans la cuisine chaude avec les vendangeurs et tendre comme eux des mains simples et fortes au premier feu de la saison, celui où l'on brûle les ramilles mortes des pommiers, les « séchons » et tout le déchet du printemps.

Belles vendanges du pays qui nous rapprochent de sa terre riche de vignes fertiles et de bras robustes pour les travailler... Vendanges dorées où miroite le dernier éclat du soleil et qui laissent le coteau dépouillé, mais paisible.

Voyez-le, alignant ses ceps dégarnis sous la brume. On lui a ravi ses fruits magnifiques et cependant il n'est point désespéré. Il a simplement, sous le ciel pâle, l'aspect patient de l'at-

tente qui espère, et la sève qui anime encore ses troncs desséchés élaboré déjà l'œuvre future, les vendanges prochaines, où mûriront d'autres raisins d'or pareils à ceux dont, ce soir, se réjouit notre table.

Voisine, je pense que nous aussi, il faut que nous pensions à faire les vendanges, « nos » vendanges. N'est-il pas temps, peut-être, de donner aux mains qui se tendent vers nous ce que nous avons pu réaliser d'un peu bon, d'un peu utile et d'attendre d'un cœur serein la mystérieuse saison qui s'apprête.

L'Effeuilleuse.



L'IGUIE ET LO VIN

LAI avai z'u l'abbayi pè Rebattatsin. Ein avai z'u dâo dzouvo pè la Cantine. Répé de coumon, tsanson de tsermalâire, lutzèhye de tsermalâ, riond, chautâie, dou dzo doureint cein n'avai pas cessâ, pas débrennâ. Et pertot, dein tota la Cantine l'avant betâ dâi pancarte po sè redzoï, que l'étâi bin cein que lâi avai de pe galé à vère. L'étâi on Etalien, on maçon que s'appelâve Tiucoffonini, que lè z'avai fête su lè parâi, su lè mouraille avoué de la couleu. Lè mousse dâo veladzo lè z'avant recordâie à tsavon et cein lâo z'eintrâve dein la bouïla bin mi que lo catsimo :

Fillettes et garçons du vil-
Lage, dansez à la canti-
Ne, mazourka, polka, sotti-
Che et chantez de compagni.

L'étâi Tiucoffonini que l'avai trovâ stasse et lè dzouveno, que l'étant ferrâ à tsavon su cliâo z'affère que lâi diant lè sport mâ qu'èin cougneiant bin moins su lè coupliet lè trovâvant à lâo potta. Ein avai qu'étant pliié galé, mâ stâuse, l'è lo régent que lè z'avai fé.

Adan, aprî l'abbayi, lè tempérand dâo payî l'avant voliu fère lâo tenabllia pè Rebattatsin et quemet n'avant pas trovâ on pâilo prâo grand, l'avant loyî la Cantine. L'arant bin voliu déguenautsi lè pancarte à l'Etalien, mâ lâi avai pas moyan et l'avai falii s'arreindzi avoué leu.

Quand l'è que lo pâilo fut reimpliâ à sè deguelhi, lo menistre tempérand coumeince son pridzo. Faut vu dere que lâi avai pas rein que dâi z'ami de l'iguié : tot lo veladzo étâi quie po vère que l'étâi. Lo menistre desâi dan :

— Oi, mé z'ami, no sein vouâ dein cliâ carâie po no recordâ enseimblie tote lè misère que l'a fé lo bâire, lo chenique, lo vin et lo penatset.

Et, tandu ci teimps, lè dzein lièsant su la pancarta :

Dein noutra gargotta
Min de penatset,
Mâ 'na finna gotta.

— L'è su, que desâi lo menistre, que lâi a dâi coup qu'on a sâi et faut bâire oquie que ne fasse pas dâo mau.

Et la pancarta desâi :
Se vo z'ite assâti, bâide pî sein couson,
Câ lo bon vin vaudois ne fâ dâo mau à nion.
— Eh bin ! quand on a sâi, faut pas allâ âo cabaret, l'è l'èinfé.

Lè dzouveno tot ora vegnant de lière :

La pinta vaudoise
N'è pas 'na gandoise :
L'è lo paradis
Dâi dzein assâti.

— Qu'è-te qu'on lâi bâi, lè, lo vo démando ?
L'enseigne repôndâi :

Voliâ-vo gottâ 'na gotta de fin bon ?
On a justameint met la boîte âo bossaton.
— On lâi bâi dâo vin que l'è de la pouèson...
Le bon vin réjouit le cœur de l'homme.

desâi la parâi.

— ... que l'è de la pouèson po lè vilhio.

Et Tiucoffonini l'avai marquâ :

Cli qu'a dâi pâi gris ne dusse pas betâ
de l'iguié dein son vin.

— Mimameint ein medzeint, que bramâve l'autro, du su sa dzahire, lo vin fâ malâdo...

Lè dzein riguenâvant, po cein que l'étâi marquâ :

Aprî dina, on-verro de vin
Doïte on étin âo médecin.

— Na pas l'iguié ! ah ! mè z'ami ! l'iguié l'è lo râi dâo payi...

Et lè dzein sant saillâ, po cein que l'avant liè :

Ah ! que l'eau reste à sa place ;
Au moulin, on lui fait grâce.

Du cli dzo, lè tempérand ne sant jamé revegnâi pè Rebattatsin.

Marc à Louis du Conteur.

AU FOYER DU «CONTEUR»

LE Conteur va gentiment son petit bonhomme de chemin, sans bruit, sans prétenant, s'efforçant d'être toujours souriant, toujours de bonne humeur. On ne lui en demande pas davantage. Il se tient prudemment à l'écart des questions brûlantes qui agitent les esprits et les nations. En matière de politique, il ne s'en fait pas, quoi ! Mettons qu'il n'a pas tort.

Vous savez déjà, sans doute, que, fondé il y a quelque soixante ans par Louis Monnet et Henri Renou, le Conteur s'est engagé dans la vie sous cette double direction. Henri Renou partit peu après du pays et céda sa place à Samuel Cuénoud, qui fut plus tard syndic de Lausanne. Cette seconde période de double direction ne fut guère de plus longue durée que la première. Louis Monnet resta bientôt seul à la brèche, jusqu'au bout. Dans les dernières années de sa vie, toutefois, la maladie l'obligea à s'adjoindre un collaborateur en la personne de Victor Favrat, que le Conteur eut le grand regret de perdre au début de la présente année. Tant que le lui permit son état de santé, Victor Favrat assumait la rédaction du Conteur avec le fils aîné de Louis Monnet.

Deux ou trois ans avant la guerre, les anciens propriétaires du journal, dans le dessein d'en améliorer l'administration et les conditions d'exploitation, constituèrent une petite société composée exclusivement de vieux amis, guidés, dans leur geste généreux plus par un sentiment

patriotique que par l'espoir d'un gain, alors très problématique. Et, raffermi par cette opération, confiant dans l'avenir et dans sa bonne étoile, le Conteur s'en alla courageusement, ainsi que tout le monde, du reste, à la rencontre de la grande guerre, dont la menace pesait depuis longtemps déjà, comme un cauchemar, sur le monde. Il franchit ce mauvais pas, cette période critique, si fatale à beaucoup, sans trop de dommage, grâce au désintéressement vraiment peu commun et à la fidélité de ses collaborateurs, grâce aussi à la constance des amis qui avaient bien voulu lui accorder leur précieux patronage. Il ne se porte pas trop mal aujourd'hui; il fait courageusement face aux difficultés de l'après-guerre; il peut même se permettre d'encourageantes espérances.

Samedi dernier, il avait convié ses amis et ses principaux collaborateurs à une réunion tout intime pour leur donner de ses nouvelles, les rassurer sur son sort et leur laisser entrevoir les espoirs qu'il caresse et dont il compte pouvoir, avant longtemps, leur annoncer de façon tangible l'heureuse réalisation.

Avant de discuter gravement, carte sur table, du passé, du présent et de l'avenir du Conteur, on s'abandonna, les pieds sous la table, bien garnie, à une conversation familière qui prépara les esprits aux questions sérieuses qui allaient apparaître au dessert. L'homme qui a bien diné et qui n'est pas affligé d'une gastrite ou d'aigreurs d'estomac est toujours de bonne humeur et enclin à la bienveillance. Dame! quand il s'agit de discuter finances et intérêts, il est bon de prendre ses précautions. Au Conteur, c'est un peu superflu, soit, l'atmosphère est rarement orageuse; mais, enfin, sait-on ce qui peut survenir?

Donc quand la bombe glacée — car il y en eut — fut fondue, autrement dit, quand on eut rompu la glace, quand le café fut servi et sacré, on ouvrit la séance « officielle »! Oh! ce fut vite fait. Pas une observation, pas une contradiction; on eut dit que ça allait finir par une embrassade générale. Le procès-verbal, le rapport présidentiel, le rapport de l'administration, les comptes, tout passa comme lettre à la poste.

Puis, ce furent les propositions individuelles. Ah! c'est là qu'on vit combien tous ces amis du journal sont attachés et fidèles à leur protégé. Chacun y alla de la sienne, exprimant franchement, librement son avis sur la façon d'augmenter encore et toujours l'attrait du Conteur. Nombre d'idées furent lancées, toutes plus intéressantes les unes que les autres. Le Comité et la rédaction en ont pris bonne note et sauront s'en inspirer. Les abonnés n'ont qu'à affluer; il y en aura pour tous.

Vous le voyez, le Conteur est en bonne voie; il a le vent en poupe et s'en va bravement, plein de courage et d'espoir vers son... — eh! oui, et pourquoi pas? — vers son centenaire. Qui vivra, verra! J. M.

Notre excellent et fidèle collaborateur, André Marcel, actuellement en caserne de Genève, nous adresse la lettre que voici:

Lausanne, le 7 octobre 1923.

A la Société des Amis du Conteur.

Messieurs,

Vous savez ce qu'est le militaire: durant un maussade jour de pluie, le commandant d'école commet l'imprudence de manger de la salade aux pommes de terre, et, naturellement le commandant d'école s'en trouve indisposé. D'un geste nerveux, d'un mot rude il remet en place un infortuné premier-lieutenant. L'infortuné premier-lieutenant, le cœur gros, décharge à son tour sa bile sur un malheureux lieutenant. Le malheureux lieutenant, furieux d'être pris en faute s'attaque alors à un pauvre petit caporal. Le pauvre petit caporal, enfin, laisse retomber son courroux sur ses misérables soldats. C'est ce qu'on appelle « la voie du service! » (Vous remarquerez à ce renseignement combien me sont profitables les « théories » qu'on nous donne.)

Et voilà, Messieurs, comment il se faisait — à l'instant où votre gentil envoi m'est parvenu — que je me trouvais menacé d'une grave punition pour avoir oublié de recoudre un bouton à mes pantalons. Quant à mes camarades, ils n'avaient pas davantage de chance: un à un, ils s'effondrèrent sous la colère du supérieur.

Par bonheur, soudain votre paquet arrive. On l'ouvre. La chambrée accourt. On s'empresse autour de mon lit. Les recrues sourient. Le caporal se rapproche. Il ne gronde plus. Chacun se met à manger, à sucer, à grignoter. On chante, et la fête se termine par un « picoulet » étourdissant! Vous auriez dû voir ce spectacle: « Et du doigt! du doigt! du doigt! » le caporal y allait de toute la main!

Ah! Messieurs, sans vous en douter, vous avez fait bien des heureux, ce soir-là! Aussi mes compagnons se joignent-ils à moi pour vous dire merci. Voyez: ils sont sur un rang, ce sont tous de braves garçons, tristes ou gais pour un rien, qui savent être touchés d'une délicatesse et qui ont dit en ouvrant votre carton: « Mon vieux, ils ne se paient pas de ta tête, car il n'y en aurait pas autant, ta tête vaut bien moins que ça! »

La nuit, sous mes deux couvertures règlementaires et ma capote, tandis que j'étais en train de m'enrhumer doucement, je songeais à votre surprise, et comme en rêvant je pensais: qui sait? Avec cette sacrée voie du service, le commandant d'école risque encore d'être de bonne humeur demain matin...

Vous savez ce qu'est le militaire!

Au revoir Messieurs, et une fois de plus: merci! Veuillez agréer mes salutations les meilleures.

André Marcel.

L'art de peindre. — Un grand peintre avait interdit à ses élèves de fumer à l'atelier. Chacun se pliait docilement à cet ordre. Un loustic voulut braver la consigne. Il vint au travail avec un cigare à la main.

— Quel genre de crayon avez-vous là? demanda le maître. Que voulez-vous dessiner avec ça?...

— Des nuages, Monsieur.

Le peintre fut désarmé.

Fumisterie.

Un poëlier-fumiste, aux premiers jours d'été Voyant son magasin de poëles, encombré, Fit venir sa bourgeoise et lui dit: Véronique Il faut enlever ces poëles de ma boutique. L'épouse répondit: « Très bien, qu'alors y faire? » « Eh bien, tous ces fourneaux qui sont sur le devant, Fiche-les moi tous, bien en tas, sur le derrière. »

SOUS LA BISE

DANS nos pays, on se souviendra longtemps du commencement de l'hiver 1920-21.

Après un mois de novembre gris et sec, coupé de rares après-midi ensoleillés, les premiers jours de décembre amenèrent le gel et un degré de froid, puis deux, puis trois; et soudain, vers le 15, le thermomètre descendit à neuf degrés au-dessous de zéro!... Si seulement une bonne couche de neige était venue tenir au chaud les blés sortis de terre en pousses délicates, les nids sous les toits et les haies! Mais non, rien que de rares flocons rendant une petite bise plus transperçante encore! Enfin, il fallut bon gré mal gré prendre le temps comme il venait, avec philosophie. C'est si beau, la philosophie, au grand soleil en été et l'hiver dans un bon fauteuil...

C'est à peu près ce que pensait, en son langage animal, une mésange blottie sous un saplot, au milieu d'une haie séparant un jardin du chemin public. Elle avait beau gonfler ses vêtements de plume pour tenir d'autant la bise à distance: un doux rayon d'avril eût bien mieux fait son affaire. La veille, elle s'était couchée sans souper; et, le matin, elle n'avait eu pour tout potage, à son déjeuner, qu'une pauvre fourmi égarée loin de son village; et probablement morte, pendant la nuit, de froid et de désespoir.

Heureusement, les branches basses du saplot s'agrippaient à terre de leurs milliers d'aiguilles et résistaient vaillamment. Sans doute, ce coin

ne valait pas le nid, mais il y en avait de pires; par exemple, la branche de peuplier où elle était née, qui devait être terriblement secouée en ce moment, dépourvue de feuilles, transie, quasi sèche. Elle faisait de l'œil le tour de son refuge, le trouvant, après tout, pas trop mal choisi, quand, sur sa gauche, un bruit imperceptible, un grattement suspect sur la terre dure, éveilla sa méfiance. Vous ne vous doutez pas, vous qui êtes de grande race, quelle doit être la vigilance d'un oiselet pour ne point se laisser haper et croquer! Prête à disparaître à travers les souches desséchées et les troches, elle fixa les yeux sur l'endroit suspect et aperçut d'abord un bec de la couleur et de la taille d'une épine d'églantier; puis deux yeux noirs extrêmement vifs; puis le bonnet marron et le bavolet gris d'un jeune moineau... Ce n'était qu'un pierrot, heureusement, cherchant comme elle, sans doute, un abri contre la bise.

Du premier coup d'œil, le moineau l'avait aperçue. Avec leur regard si prompt, ces moineaux voient courir le vent. Incertain du nombre d'habitants qu'il allait trouver en ces lieux, il hésita une seconde puis, rassuré, s'avança hardiment jusqu'à huit longueurs de bec de la mésange. Dans sa robe vert printemps soutachée d'or pâle, sous sa calotte bleue bordée d'argent, malgré le froid, elle était mignonne. En visiteur bien élevé, il salua gentiment du bec:

— Bonjour!

Puis aussitôt, pour amorcer la conversation et faire connaissance:

— Vilain temps, temps de misère, pas vrai? Je n'ai pas encore déjeuné; et vous?

— C'est fait depuis une heure et pas trop mal, malgré ce temps de misère.

— Ah! c'est fait? Tant mieux! Il ne vous resterait rien, par hasard, dans votre garde-manger? Un fond de coquille de noix? la moindre des choses?

— Etait-il effronté, le gaillard! A peine arrivé, il ne pensait qu'à s'emplier la panse.

— Rien du tout, et je le regrette.

— Vrai?

A ce doute injurieux, elle répondit vexée:

— Monsieur, sachez-le, je ne mens jamais.

Désappointé, il pépia, tête basse.

— Tant pis, tant pis, tant pis!

Saisi d'une inspiration soudaine, il releva le bec:

— Votre époux est allé aux provisions, peut-être?

— Je suis veuve, monsieur, fit-elle avec dignité.

Il la considéra curieusement, peu touché de ce malheur. Il faudrait être fait je ne sais comment pour plaindre une créature jeune et jolie et qui vient de bien déjeuner.

— Veuve? répéta-t-il en se rengorgeant, malgré sa fringale.

— Oui, monsieur, depuis douze jours.

— Comme ça se rencontre! fit-il émerveillé.

Il y a douze jours hier soir que ma prétendue a filé avec mon frangin.

— Je ne saurais l'en blâmer, dit-elle sévèrement, vous avez l'air si peu mari de l'aventure.

— Quant à ça, moi non plus. Nous aurions fait un vrai ménage de polichinelles. Tandis qu'avec vous...

— Vous vous la figurez, interrompit-elle sèchement.

— Etait-elle vexée? Il voulut se justifier.

— C'est la faute à nos parents. Ils avaient bacle l'affaire sans nous en dire un traitre mot.

— Je comprends, fit-elle d'un air entendu.

S'étant ainsi blanchi à ses propres yeux et aux yeux de sa nouvelle connaissance, il reprit goguenard:

— Votre époux ne vous aurait-il pas joué la pareille, par hasard?

— Non, monsieur. Le défunt était d'une fidélité exemplaire, je vous prie de le croire. Nous étions très heureux.

— Avec vous, ça ne m'étonne pas, ma chère amie... Vous me permettez de vous appeler chère amie?